

Pierre Assante

*Bernartz de Ventadorn s'enten
e-s di e-s fai e-s joi n'aten*

L'amor e pas mai

ou

« Retour » du matriarcat

Condition féminine et dévalorisation de la femme,

Débat mariage homo

Le « protestantisme » contre le patriarcat dans
l'expression artistique et populaire

Division du travail, un sens de l'histoire, le sens de
l'échange

Pas de changement de société sans suppression du
patriarcat

Apparence et déterminisme

J'ai volé vers toi

comme un enfant

vers sa mère

Sappho

L'amor e pas mai

à Giulia
à Valentina
et à Théo
à l'occasion de sa naissance
et Lucas

Au Professeur Yves Schwartz

Je remercie
Isabelle Garo,
René Merle,
Claude Barsotti,
Roger Frosini
pour leurs encouragements

*Bernartz de Ventadorn l'enten
e-l di e-l fai e-l joi n'aten*

Pierron,

La série de tes courts envois, apparemment nés au jour le jour, en liaison avec tes lectures, tes réflexions, l'actualité, etc., commence en fait à constituer une somme dont la logique apparaît de plus en plus au lecteur, à condition que ce lecteur ait en commun avec toi un minimum de "vibrations".

C'est mon cas, et c'est pourquoi je me permets de t'envoyer ces quelques lignes fraternelles. D'une part, au plus profond de l'expérience individuelle, tu pointes en toi, la tension, voire la contradiction, douloureuse, et si fructueuse pourtant, entre d'un côté ton positionnement dans une société de classes, hiérarchisée, conflictuelle, donc violente (positionnement qui t'implique nécessairement dans l'action syndicale et politique), et d'un autre côté la vérité de vie, qui est confiance en l'être humain et foi dans la douceur, l'harmonie, l'unanimité chaleureuse, confiance qui se fonde d'une foi franciscaine reliée au plus intime et au plus fondamental message chrétien : l'incarnation

manifestée par la pratique christique (engagement vital qui ne peut que te faire rejeter toute attitude sectaire, tout retranchement inutilement agressif, toute valorisation de la violence, sous couvert de la légitimité prolétarienne et de la lutte des classes). Ces deux versants de ton engagement sont en tension dialectique, en perpétuel équilibrage, non pas seulement dans ta réflexion, mais dans sa mise en pratique vécue, personnelle et collective.

D'autre part, mais en liaison indissoluble bien sûr avec ce qui précède, tu es en quête de sens sur cette aventure humaine, apparue (hasard ou nécessité ?) dans une aventure cosmique dont nous commençons seulement à repérer les dimensions. Cette quête te mène, tant au plan historique humain qu'au plan de l'histoire de la matière, à éclairer le présent, et donc les avenir possibles, par une compréhension des fondements, dans lesquels tu trouves la clé infiniment reproduite et trahie pourtant des évolutions nécessaires. On comprend que cela puisse donner le vertige.

Potons à vous deux

René

I Notre capacité à aimer

Nous la devons en première instance aux mères. La fusion mère-enfant en est l'origine et l'aboutissement. Cette aspiration est transférée, dans toute phase amoureuse, sur quelque l'objet d'amour que ce soit dont nous aspirons à la possession, à la fusion ; possession et fusion, immédiates, tempérées culturellement, différées ou manquées, mais concrètes. *La société toute entière est porteuse de cette fusion, de l'image de la fusion et de la représentation mentale de la fusion ; y compris pour l'individu privé de mère.*

L'acte séparateur, attribué et le plus souvent exercé par le père dans la société patriarcale, constitue le second ou premier élément de la formation de l'expérience individuelle et collective de et des objets, dans son unité et sa simultanéité.

Mais ce rôle séparateur ne semble pas du tout indissoluble de la fonction paternelle et peut être exercé par toute autre personne ou collectif. Ce qui ne contredit pas l'amour, réciproque ou à sens unique, du père, de la fratrie, de la communauté restreinte, large ou universelle d'identification...

Une fonction « nourricielle » post-natale assurée par un père, une communauté, peut-elle se substituer à la fonction « fusionnelle » maternelle ?

Il y a aujourd'hui confusion entre le pouvoir féminin et le pouvoir maternel. Et le pouvoir patriarcal est indissoluble de la fonction de mère qui est issu d'une réalité biologique incontournable. Il ne faut pas confondre non plus le pouvoir comme institution répressive et le pouvoir comme aptitude à la possibilité.

La société patriarcale, base de la société marchande, a été renouvelée et élargie par la bourgeoisie et son pouvoir. Mais voilà qu'au bout de son développement, la structure économique-financière, ses cadres politiques et culturels entrent en contradiction avec un patriarcat pur et dur.

Il y a donc nécessité d'un retour non « au » patriarcat mais « du » patriarcat pour trois raisons qui se confondent

- 1) le mouvement fusion-séparation (le Professeur Yves Schwartz dirait, je crois, dans son champ de recherche propre sur travail et ergologie, fabrication des concepts : adhérence-déadhérence « conceptuelles ») est nécessaire au développement de l'individu et de la société, de la créativité indispensable à la survie de l'espèce humaine.
- 2) Aujourd'hui, l'entreprise privée mondialisée, tant par essence de sa logique interne que pour

casser toute résistance, privilégie l'individualisme jusqu'à en tuer la fusion.

- 3) La troisième étant la résolution des deux éléments antagoniques précédents, la séparation ne peut se faire que s'il y a fusion et ce mouvement réclame un retour de la source de la fusion, la mère, c'est à dire un retour-dépassement du patriarcat. Il y a un lien intime, une fusion entre cette fonction fusionnelle et un rapport sain, c'est-à-dire en état de santé assurant la vie, du **JE-NOUS**.

Ce retour, c'est sans doute ce qui se passe aujourd'hui dans des prémices et des faits accomplis, sous des formes diverses et relativement difficiles à identifier pour un mode de pensée hérité du patriarcat.

Je fais une parenthèse afin d'éviter les malentendus : le retour du patriarcat n'est pas le retour de la femme au foyer cher aux nationalistes, conservateurs, promoteurs et mainteneurs des inégalités sociales et culturelles. C'est un retour-dépassement ou le pouvoir n'est ni la domination, ni l'uniformisation.

On pourrait dire tout simplement un retour de l'amour, si ce terme n'avait pas une connotation ambiguë de sentiment indépendant de toute réalité biologique et sociale.

La crise du patriarcat et le surgissement du patriarcat comme retour en force d'un résidu en mutation est aussi la crise de l'homme mâle mais aussi de la femme

en tant qu'individus ; crise d'où peut sortir une alternative à la société patriarco-marchande parce qu'elle contient l'essentiel de la crise de la créativité humaine, la hiérarchisation des activités, la dichotomie imposée pensée/langage/acte.

L'amour conjugal homosexuel dont on parle abondamment aujourd'hui comme l'amour charnel hétérosexuel, conjugal ou non, et qui puise sa source, *comme le sentiment de beauté*, dans la reproduction de l'espèce, n'est que cette aspiration fusionnelle dont l'origine est l'amour maternel

Le droit de choisir est LA position première, de principe comme d'action, pour le mariage « homo » par exemple, comme pour toutes les questions touchant aux droits de la personne. Marx répond sur ce sujet de façon tout à fait claire à Bruno Bauer sur le droit des juifs dans « la question juive » : pour reconnaître une identité, on ne peut pas renvoyer la question à une libération de toute la société : *il faut reconnaître une identité*.

Mais nier les choses « établies » de la société ne suffit pourtant pas. Les dépasser c'est (négation de la négation) construire en transformant positivement l'héritage. *Un droit de la personne ignorant des dépendances génériques se retourne contre le droit de l'individu* ; ce que dit Marx sur « les droits de l'homme et du citoyen » vus aussi par la bourgeoisie

révolutionnaire comme une justification aux inégalités sociales.

Pour notre mode de pensée dominant, le droit de l'individu ne se pose pas en relation avec un ensemble vivant en mouvement mais avec un autre individu sans relation générique.

Je pense, sauf erreur(s) tout à fait possible(s), que cette conception (une clef parmi tant d'autres ou une clef première ?) est nécessaire à une vision moins trouble (au sens premier) des phénomènes actuels de société, nombreux et variés.

II

Trobadors, Pétrarque, matriarcat

Dans le rapport à la femme, les trobadors ont exprimé bien plus que ce qui s'entend.

Les conditions dans laquelle les trobadors ont créé sont sans doute une des situations les plus exceptionnelles que l'humanité ait connues dans son histoire.

L'équilibre des pouvoirs dû à leur multiplicité, à l'éloignement des centres de répression et de normalisation, l'héritage tel qu'il s'est développé et est reçu au moment et au lieu des trobadors, son autonomie relative mais bien plus grande qu'ailleurs, sont sans doute la raison de cette exceptionnalité.

Pétrarque, lui-même, aussi loin qu'il ait mûri la forme et l'expression de l'amour est beaucoup plus marqué par une re-normalisation ; ce qui rend sa pensée si créative c'est qu'il crée lui même sa propre normalisation à laquelle tant de créateurs vont se conformer par la suite, perdant certainement une partie de l'expression au profit d'un raffinement-complexification de cette normalisation : on ajoute de la décoration, puis on en retranche, on élague pour plus d'harmonie, on fait du rococo et on le figrole.

Le rapport trobadoresque à la femme, complexe et fort varié, n'est pas normalisé malgré une apparente uniformité, inclut à la fois le rapport à la mère et un rapport messianique dépassé qui n'a pas peur des contradictions de la réalité.

Dans notre norme, le sentiment de fusion maternelle perdu est recherché dans l'exposé au père et le compte-rendu au modèle paternel. Ce que l'on a appris et conquis dans la séparation, on l'échange dans la poursuite du rapport « paternel », dans le rapport social. C'est très clair dans la culture provençale récente ou dans la kabyle vue par Bourdieu et dans tant d'autres, même dans celle de nos cadres de direction modernes malgré les apparences. contradictoirement, la mère est en partie exclue de cet échange du fait du patriarcat.

Cette mutilation maternelle devient une mutilation féminine et cette mutilation féminine devient une mutilation sociale.

Le rapport trobadoresque à la femme, s'il n'échappe pas à cette mutilation, la conteste fortement jusqu'à en effacer l'essentiel : ce que nous ressentons dans une séparation asociale, une séparation qui se prétend sans retour parce qu'elle place l'individu dans une situation de conflit symboliquement « à sens unique ». La douleur du trobador est bien réelle mais elle ne clôt ni l'attente ni la communion

Pour Pétrarque et les troubadours, le bonheur c'est :
transformer l'absence en présence
la douleur en richesse humaine
pour rendre fécond le moment où l'on croise
cet autre croisement des choses qui fait
le simple événement

La mort de la mère que Pétrarque jeune exprime à la
façon d'un veuf, sa fusion de l'érotisme et du « divin »
de son âge adulte, ont bien un fort appel au résidu
matriarcal

Ce n'est pas seulement être femme qui rend mère
Ce n'est pas seulement être mère qui rend mère
Il y a aussi des conditions sociales nécessaires

Toutes proportions gardées et comparaison relativisée,
le rapport de Pétrarque à la « langue et expression
vulgaire » pourrait devenir celui de Pagnol à son père
qui fait d'une moquerie gentille du vulgaire à la fois
une critique méprisante et un portrait intéressant et
prenant. Mais ce qui est fondamentalement opposé à
cela chez Pétrarque c'est que sa jouissance n'est
attaquée que par une dichotomie qu'il maîtrise : il
aime cette culture vulgaire qui est une avec son amour
féminin et son mépris n'en est pas un ; c'est une
façade par rapport à l'ordre établi qui le nourrit et
qu'il domine par sa capacité de séparation ; un
exemple de dichotomie à effet inverse instructif vis-à-
vis des dogmatismes.

La recherche du profit privé généralisée, c'est-à-dire
l'éloignement maximum de la fusion humaine
s'oppose à la fonction maternelle dans la société
elle crée les conditions de l'oubli de la fusion
maternelle
et des sentiments humains qui en sont issus

et bien sûr s'oppose aussi à la séparation nécessaire à
la création
à la poïésis sur laquelle repose l'activité humaine.

Le refoulement de la fonction maternelle est la cause
essentielle
de la barbarie au sens négatif.

Les troubadours dé-normalisent, mais dans leur re-
normalisation, s'appuyant sur les résidus et une
renaissance du matriarcat, n'atteignent pas le stade
institutionnel. Qui peut donner un exemple
équivalent ? Il y en a certainement peu.

Ce qui compte c'est que cette activité autonome de
pensée se donne un départ et un but par rapport à la
vie de l'espèce et à son milieu et pour cela qu'elle
repose sur ce rapport avec les autres individus. Dans
le cas contraire, une pensée qui se veut rationnelle le
sera bien moins que celle qui s'adresse à un
interlocuteur abstrait.

La propension des « rationalistes » à mépriser
l'imaginaire est tout à fait irrationnelle.

III

L'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire :

Pour compléter sur l'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire, la question de **l'oppression religieuse comme modèle de l'oppression sociale** est éclairant.

Pour situer ma réflexion, voici mes lectures et relectures du moment : Sapho, Salvien, les troubadours, Pétrarque, Erasme, Ronsard, Louise Labé, Abélard et Héloïse, Diderot. Je fais cet étalage parce que je trouve une continuité qui me pousse à sortir les bouquins de la bibliothèque dans cet ordre.

De l'exposé des contradictions des personnages et des souffrances dans lesquelles ils se débattent jusqu'à l'exposé de Diderot sur la biologie et la physiologie malgré le peu qu'on en savait dans son temps, une chose frappe aux yeux : ce ne sont pas ces personnages qui sont en contradiction, mais la société

qui les oblige à se contorsionner afin que leurs naturelles aspirations ne soient pas totalement étouffées, et de les vivre tant soit peu.

Mais pour que de telles transgressions puissent éclater aussi fortement après l'an mille, plusieurs conditions ont dû sans doute être réunies.

1 avec le développement de la production, la diffusion des moyens d'expression **s'est suffisamment élargie** pour que puissent s'exprimer ces transgressions

2 **mais pas suffisamment d'un autre côté** pour que la société puisse se passer de quelqu'un qui possède l'aptitude « technique » à s'exprimer, aptitude technique qui ne pourrait exister sans l'aptitude en général dans sa complexité. **Il y a « pénurie sur le marché de la capacité à s'exprimer »** et cela ne ferme pas complètement les portes aux « transgresseurs-euses ». Le cas d'Héloïse est flagrant lorsqu'elle se trouve à la tête d'une communauté, mais Abélard aussi. Et de même, celui des grands ou petits théologiens qui commencent à « ajouter » quelques transgressions à leur enseignement.

3 **mais surtout en en première instance**, la religion a tellement nié l'individu que c'est l'expression de l'individu qui explose en transgression. Et c'est **aussi et contradictoirement** la « pénurie sur le marché de

la capacité à s'exprimer » qui a induit l'organisation le l'institution religieuse dans son verrouillage sur son corps-institution, ce qui d'ailleurs rend ce corps malade. Sans ce besoin de verrouillage parce que l'institution religieuse transmet en période de régression-mutation l'acquis culturel **en vase clos**, les égoïsmes de classe n'auraient pas eu, sans doute, l'espace qu'ils ont acquis. Ces égoïsmes de classe sont d'ailleurs battus en brèche lorsque un certains nombre de pouvoirs divers et simultanés en constitution et/ou en affaiblissement tendent à se neutraliser au moins partiellement. **Mais l'essentiel tient plus à la force de l'aspiration, le rapport de force n'aurait pas d'effet et n'existerait pas tout simplement si l'aspiration n'existait pas.**

Bien sûr, comme l'exprime René Merle dans « La communion des saints », je ne confonds l'imaginaire humain qui induit le dialogue abstrait entre soi et la communauté d'une part et la religion qui en est à la fois l'expression et la perversion. Mais elle en est la perversion justement parce que ce dialogue abstrait ne fait pas un **aller retour** entre le besoin et sa projection, entre soi et la communauté, **entre le plaisir et les conditions de sa réalisation.** Les institutions en sont toutes là.

Entre Sapho, Labé et Héloïse, quelle continuité ! Mais Diderot ? Même s'il en a l'intuition, comme nous il ne

réussit pas à surmonter sa situation de patriarche : l'indépendance économique de la femme n'en est qu'aux milieux aristocratiques et encore sous forme d'exception !

S'émerveiller sur la constance de l'amour d'Héloïse, alors qu'il ne peut plus être satisfait, c'est aussi voir l'autonomie du sentiment comme des idées par rapport aux conditions dans lesquelles ils se sont créés.

S'étonner de ses capacités et de son dévouement dans la gestion de la communauté alors que ce n'est pas l'amour de dieu qui l'y a conduite mais celui d'Abélard, c'est oublier cette même autonomie, mais aussi cet autre sentiment autonome, le dévouement. C'est aussi oublier prosaïquement qu'un-e lettré-e dans cette période historique n'a que peu de ressources en dehors d'une communauté religieuse. Le transfert du sentiment social sur la communauté d'appartenance, choisie ou non, laïque ou religieuse suscite moins d'étonnement que d'admiration.

Nier l'imaginaire comme nier l'abstrait me semble tout à fait irrationnel. **Il y a du concret dans l'abstrait**, et c'est peut-être et entre autre de l'avoir un peu ou beaucoup ignoré que notre combat pour une société plus juste a connu tant de blocages.

IV

Le patriarcat moderne

Pourquoi des résidus du matriarcat ressortent avec cette acuité dans et autour de la période des troubadours ?

Outre le côté esthétique de la chose, il doit bien y avoir dans la constitution de l'espèce humaine quelque chose qui peut non pas supprimer la violence, ce serait supprimer l'espèce, ni uniformiser les comportements, se serait aussi supprimer l'espèce, mais faire en sorte que la violence ne soit pas destructrice. Le patriarcat, nous y sommes encore bel et bien, et la dévalorisation de la femme, nous la pratiquons à notre insu; y compris les femmes, il n'y a qu'à voir à quel point elles se dévalorisent elles-mêmes, sous l'effet de la contrainte masculine, vis à vis de leurs propres enfants. Au point que nous réservons les sentiments à la mère et la considération au père, à divers degrés, selon les sociétés et les individus, mais....

Je crois bien qu'on soit là au coeur de nos blocages, en particulier celui des "églises" laïques. Comment développer une vraie démocratie et non une démocratie d'élite, bourgeoise, sans éliminer le patriarcat, et sans détruire la société en voulant le faire; c'est à dire transformer l'héritage sans "raser au

sol" la société. Le sort des « classes subalternes », selon le qualificatif de Gramsci, est bien lié à celui de la femme sous le patriarcat.

Alors je me dis que la fonction maternelle doit bien avoir les ressorts nécessaires pour répondre à ce besoin de « transformer » la violence et c'est pour ça que j'essaie de mieux comprendre aussi le fonctionnement de la fusion/séparation des rôles socio-maternels et socio-paternels.

Ceci dit la raison essentielle de cette essai, et je ne dois pas être le seul dans ce cas, c'est la dérégulation dans laquelle je me sens quelquefois plongé, et en même temps ma façon de cultiver "l'amour à distance" à la Jaufré Rudel lorsque je suis séparé.

Distinguer une identité socio-historique d'une identité socio-historico-biologique constitutive immense qui est celle de la femme me semble être un B-A BA lorsqu'on essaie de voir les choses dans leur essence plutôt que dans leur apparence. A ce sujet, quelle magnifique expression que celle de Courbet dans « l'origine du monde ».

Pourtant, est d'autant plus difficile de lutter contre une idéologie quand elle a toute l'apparence du bon sens,

de la justice, de la protection sociale. C'est le cas du patriarcat moderne : un signe, les femmes de cadres subissent aussi et grandement des violences conjugales.

Je ne crois pas en Dieu bien que j'aie une grande tendresse non pour « l'institution-église », mais pour le christianisme originel (qui est ma culture initiale, mais je peux aussi le dire du communisme) encore partagé aujourd'hui par les « aimants ». Quand l'on s'adresse à un interlocuteur, le plus concret soit-il, on s'adresse en même temps à une abstraction. A cet interlocuteur abstrait, imaginaire, qui est en grande partie soi-même mais aussi les autres, je demande : « que je sois capable de cultiver la beauté jusqu'à ma mort (ce qui n'est pas tous les jours facile), car c'est elle qui rend heureux, qui atténue les souffrances, qui dope l'imagination positivement ». Bien sûr il n'y a beauté qu'utile, c'est la reproduction socialisée, sublimée qui en est le moteur, même si l'on n'a pas d'enfant. Sans instinct de se nourrir ou de se reproduire, comment pourrions-nous cultiver l'amour charnel et la gastronomie et l'autonomie que les sentiments acquièrent. Mais c'est dans cette autonomie que la beauté reste utile parce elle aide à vivre et les "inactifs", comme ils disent aux retraités, ne sont pas pour rien dans la transmission sociale de ces sentiments. Cependant, les mères, en particuliers dans la toute petite enfance y ont un rôle essentiel. Mères et

vieux, les deux bouts de la vie ; société au milieu (séparation qui ouvre l'espace de la conquête, du développement), dans un aller-retour permanent.

« Si tu supposes que l'homme [générique] devient humain et que son rapport au monde devient un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance, etc. Si tu veux jouir de l'art, il te faudra être un homme ayant une culture artistique ; si tu veux exercer de l'influence sur d'autres hommes, il te faudra être un homme pouvant agir d'une manière réellement incitative et stimulante sur les autres hommes. Chacun de tes rapports à l'homme –et à la nature- devra être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle. Si tu aimes sans susciter l'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne suscite pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur »
Karl. Marx, 1844.

*« . non ai de sen per un efan . aissi
sui d'amor entepres »
Bernartz de Ventadorn.*

V

Pas d'issue sans une pédagogie et une pratique révolutionnaires du travail

Deux aliénations majeures polluent notre mode de pensée.

Nos efforts de dé-normalisation de la pensée (réformes, enseignement, révolutions de quelque activité humaine que ce soit) et de re-normalisation se heurtent à des obstacles à la fois simples et profonds.

Le premier est notre *vue à court terme*.

Le second et essentiel est la *séparation artificielle millénaire du travail* (1) contraint de l'activité humaine.

L'unité de ces deux éléments aliénants et qui constitue *l'essence de l'aliénation*, c'est la séparation subjective artificielle du langage parlé, écrit, en signes quels qu'ils soient, immédiats ou différés (enregistrés sous n'importe quelle forme), de l'activité humaine en général. *Le travail est à la fois pensée et acte appliqué, langage et geste, et tout langage et tout geste quel que soit le lieu et le moment.*

C'est une unité de l'ordre de l'espace-temps.

Le premier élément nous fait considérer étroitement l'activité humaine dans un schéma allant généralement de la révolution française, de la formation du capitalisme à nos jours alors que la dichotomie «travail-activité» remonte à la naissance de la société marchande. Une vision révolutionnaire unifiant toute la période de la société marchande commence à se former. Et même une vision unifiant l'humanité depuis sa formation, c'est-à-dire depuis qu'une espèce vivante «travaille». Les religions qui ont des visions à long terme l'avaient pressenti, bien qu'ayant pris pour base la société marchande, la société de leur temps, donc la dichotomie «pensée-acte». C'est sans doute la raison de fond des «protestantismes religieux», le christianisme étant un protestantisme majeur en affirmant l'autonomie au moins partielle, c'est-à-dire élitiste du libre arbitre sur la loi divine donc humaine. L'élargissement de ce libre arbitre à des couches de plus en plus larges, bien que dominantes de la société, jusqu'à la démocratie bourgeoise s'est toujours accompagnée, de façon intriquée, parce qu'essentielle de ce pressentiment de la nocivité de la dichotomie artificielle du travail humain.

La différence entre le début de la société marchande et aujourd'hui, c'est que *jusqu'à présent la sortie de la société marchande n'était pas à déhiscence*. L'action communiste ne pouvait s'envisager que dans

un cadre d'alliances et d'alliances dans la société marchande. Il ne faut donc pas s'étonner que les partis communistes n'aient pas eu une action de changement de société dans cette période, bien que s'en réclamant.

Le deuxième élément, intriqué au premier est que l'action communiste visait l'activité salariée, et quasiment elle seule et contribuait donc à accompagner cette aliénation de la dichotomie de l'activité humaine

L'unité de l'action révolutionnaire ne consiste donc pas à établir de nouvelles symbolisations, *mais au contraire à rétablir et élargir les symbolisations qui font l'essence du travail créatif*, c'est-à-dire reconstituer l'activité humaine en tant que telle.

C'est la dichotomie de l'activité qui a permis la société marchande, la société marchande qui a développé les forces productives en libérant une partie de la société de la « misère sans pensée » à l'échelle de l'humanité entière. *C'est cette même dichotomie qui bloque l'expansion de la richesse humaine à l'humanité entière*. La pensée à l'échelle de l'humanité entière était réservée à une élite au service des dominants, avec quelques « échappées » nécessaires aux dominants eux-mêmes. Ces échappées sont les éléments positifs du développement de la démocratie sur lesquelles s'appuyer. On peut les assimiler à ce que nous appelions généralement des

« acquis sociaux » sans en mesurer les dimensions subjectives.

La question de la pédagogie de l'abolition de cette dichotomie passe donc par la pédagogie de la libération du travail non à l'extérieur du travail mais dans le travail.

Cette pédagogie de la re-symbolisation passe donc par la démonstration de *la solidarité objective qui lie les humains à travers le travail et le produit collectif de ce travail, par les objets qu'ils côtoient en permanence autour d'eux*.

La conscience et l'auto conscience de l'individu et de l'espèce, personnelle et générique, ne peuvent se faire que par ce contact conscient avec le et les objets de la production, de la production « matérielle », objective et « spirituelle », subjective.

La contrainte exercée par les tentatives de communisme sans cette conscience, donc cet état de la société n'ayant pas atteint déhiscence *par la quantité et la qualité des objets d'échange* était donc inévitable. Seule pouvait l'éviter la conscience de cet état de non déhiscence, et dont la conscience de la nécessité de réformes dans la cadre de la société marchande portant cette société vers cette déhiscence.

Ainsi, « réformistes » et « révolutionnaires » étaient les uns et les autres en situation d'impasse.

Mais cela n'a d'importance que pour la connaissance, ce qui n'est pas rien, la question étant d'user de la connaissance.

La connaissance (qui est aussi croyance) nous dirait à quel point des nostalgies "républicanistes" ou "keynesianistes" ou « participativistes » ou « spiritualistes » sont loin de la démocratie qu'il faut, c'est-à-dire le contraire d'une démocratie qui s'appuie sur un équilibre des forces entre classes, équilibre devenu inopérant parce que devenu irréalisable.

La « qualité actuelle » de la crise est de l'ordre de la sortie de société marchande et non de compromis entre classe, ce qui avait été auparavant le cas et d'une façon toujours contrainte, y compris dans des périodes de forte avancée des rapports de force, comme à la libération de 1945.

Bien sûr, il peut encore et toujours y avoir et il y aura encore des réformes et équilibres précaires. *Le temps humain est à l'échelle humaine générique et non de l'individu.* Mais cela n'empêche que le possible de la construction du futur passe par cette nouvelle phase du développement humain.

Une pédagogie et une pratique révolutionnaire du travail, passe par *l'usage du travail en tant qu'expérience individuelle, par un horizon individuel intriqué à l'horizon collectif.* Aussi, la recherche sur

le travail est-elle fondamentale doublement au sens premier.

« ...**Le courage, c'est d'être tout ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe...** ». Ainsi parlait Jean Jaurès dans un discours à la jeunesse en 1903. L'actualité de ce discours est devenue brûlante. Tachons de nous y chauffer.

(1) Voir travaux de Lucien Sève et Yves Schwartz

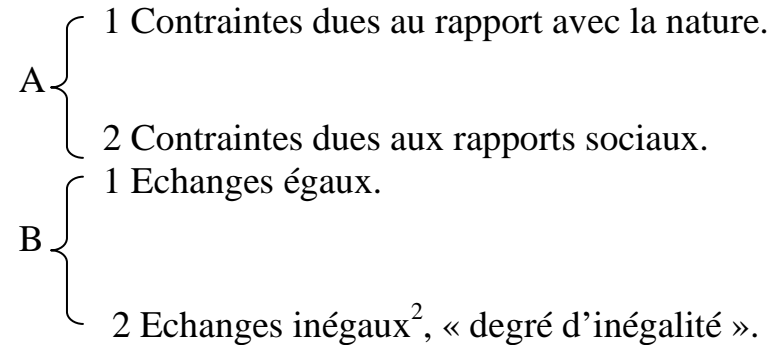
VI

Un sens de l'histoire.

L'histoire c'est le déroulement de l'activité humaine ; l'intrication des activités singulières des individus dont la résultante est l'histoire. Il y a osmose, allers-retours simultanés, permanents, entre la résultante globale et l'individu. Mais l'individu ne perçoit pas la résultante globale dans son ensemble. Il en subit par contre la totalité sous des formes qui sont propres à son activité, activité au sens le plus large.

Les bifurcations de l'histoire sont la conséquence de combinaisons complexes, insaisissables des activités. Le processus de production, dès son apparition¹ comporte 2 aspects combinatoires essentiels.

¹ L'apparition de la production (transformation de la nature par l'homme pour créer les objets de la vie humaine, c'est-à-dire transformation de l'activité pour produire l'activité) est affirmée lorsqu'elle est installée dans l'activité humaine de façon relativement stable. Cela veut dire qu'elle est en gestation depuis longtemps et que la bifurcation, ou la rupture, ne peut avoir lieu comme l'on imagine une rupture dans notre mode de pensée actuel.



Je parle d'aspects parce que ces éléments ne sont pas des éléments fixes mais en mouvement, dans tout ce que comporte un mouvement et nous en saisissons l'apparence du moment.

Les combinaisons de A et de B déterminent dans les variables 1 et 2 de chaque élément de la combinaison la multitude des bifurcations possibles de l'histoire.

Si l'on entre dans le détail, partant de la connaissance la plus approfondie possible de l'activité humaine, ses aspects³, et son essence, il est peut-être possible « d'éliminer » un temps de la recherche ou de souligner des bifurcations possibles sans pour cela tomber dans le déterminisme « stalinien » ou autre. C'est, au-delà des choix de démonstration l'expression

² Où le plus fort impose les conditions de l'échange au plus faible, celui qui a le plus de richesses à celui qui en a le moins

³ Aspect, apparence.

de son expérience propre et de son vécu propre qui déterminent les orientations de la pensée propre.

Les contraintes « naturelles » comme les contraintes « sociales », « l'anankè » vue par un esprit d'aujourd'hui, comportent une réalité de « contrainte » et une réalité de « liberté ». Et pas seulement les aspects ; ce que Lucien Sève appelle, il me semble, le % d'activité concrète et abstraite qu'il faut concevoir comme une tendance et non un phénomène absolu. Dans le travail primitif (agricole, pastoral des origines) se développe le besoin de travail comme activité concrète. Il en découle que tout travail est à la fois une activité concrète et abstraite⁴. Yves Schwartz, il me semble, rejette l'idée de travail abstrait « pur ». Cela aboutirait à nier purement l'existence du travail ; et à rétablir un concept déterministe que l'on veut réfuter.

Pour influencer historiquement, pour agir sur le choix collectif de la bifurcation, il semblerait ainsi qu'il soit possible d'agir sur la dimension espace-temps de A et

⁴ Nous reviendrons par la suite sur ces concepts « d'abstraction » et de « concrétude » qui à mon avis ne peuvent pas être isolés du mouvement de la pensée, adhérence et désadhérence, limite ou non limite de ce mouvement, dénormalisation et renormalisation, « dénormalisation sans retour » qui serait alors la « vraie » abstraction et en même temps la vraie aliénation. Le communisme étant dans ce cas, par un « retour » après une longue déadherence « sans retour ». Cette hypothèse pourrait être le centre d'un nouveau manifeste.

de B par un regard à la fois microscopique et télescopique (en profondeur dans le « détail » et de très loin, de très haut, dans la « globalité ») et du 1 et 2 de A et B. C'est-à-dire tout le contraire de l'établissement des schémas historiques qui au bout du compte avaient abouti à la représentation de l'évolution mécanique des rapports sociaux selon la succession communisme primitif, esclavage, servage, prolétariat. Ce schéma n'est pas du tout celui des « manuscrits de 1844 » ni du « Capital » de Marx. Pas plus que du seul déterminisme stalinien, mais celui d'un concept évolutionniste dominant et réduit pour en devenir réducteur et d'un historicisme de même type s'appuyant sur une représentation de l'espace-temps limité, cloisonné.

Evidemment, conceptualiser sur un espace-temps plus ample mais surtout décloisonné (relier les activités, les imaginer dans leur unité), demande un effort collectif de représentation correspondant à un moment du développement social qui n'était pas atteint et que l'on ne peut programmer mécaniquement d'une façon volontariste. Mais on peut par contre en avoir la volonté, ce qui est différent.

3 citations :

a) Karl Marx : « ...l'homme ne se perd dans son objet à la seule condition que celui-ci devienne pour lui objet humain ou homme objectif. Cela n'est possible que si l'objet devient pour lui un objet social, que s'il

devient lui-même pour soi un être social, que si la société devient pour lui un être présent dans cet objet..... »

b) Isabelle Garo : « ...Il faudrait pouvoir réécrire un Manifeste, qui penserait la politique non comme la phase provisoire de la prise de pouvoir, ou comme la médiation

entre l'idéologie et la science, mais comme le mode de construction de la vie commune, selon son projet collectivement élaboré.... »

c) Arthur Rimbaud : « ...La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel !... ».

C'est, il me semble remettre au cœur des préoccupations humaines le processus

PRODUCTION-ECHANGE-PRODUCTION,
Sa connaissance, ses origines, son évolution, ses pannes, ses ruptures⁵.

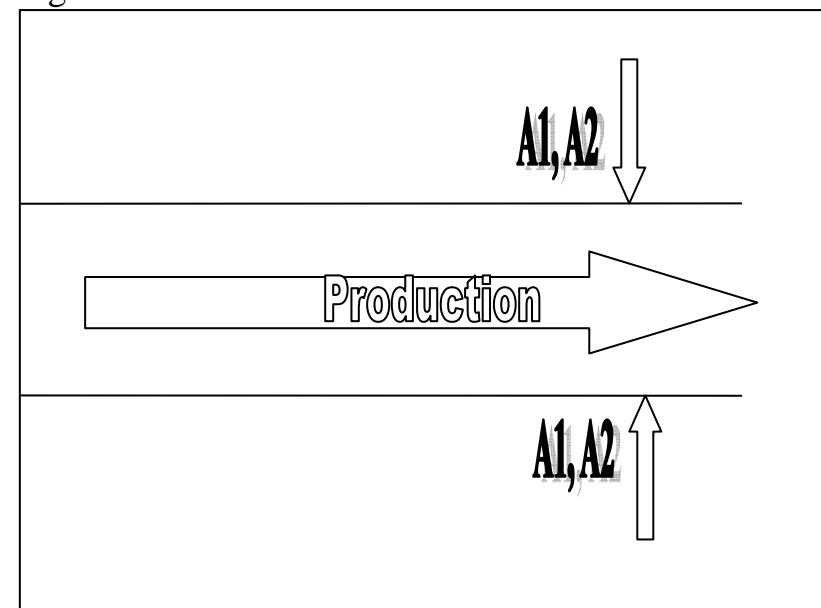
⁵ Cette fois au sens de quelque chose qui se casse, se détruit.

VII

Le sens de l'échange

Imaginons (avec en tête l'exposé précédent) le mouvement de la production dans les limites des pressions de A1 et A2 et dans l'effort de la production sur ces limites.

Fig.1



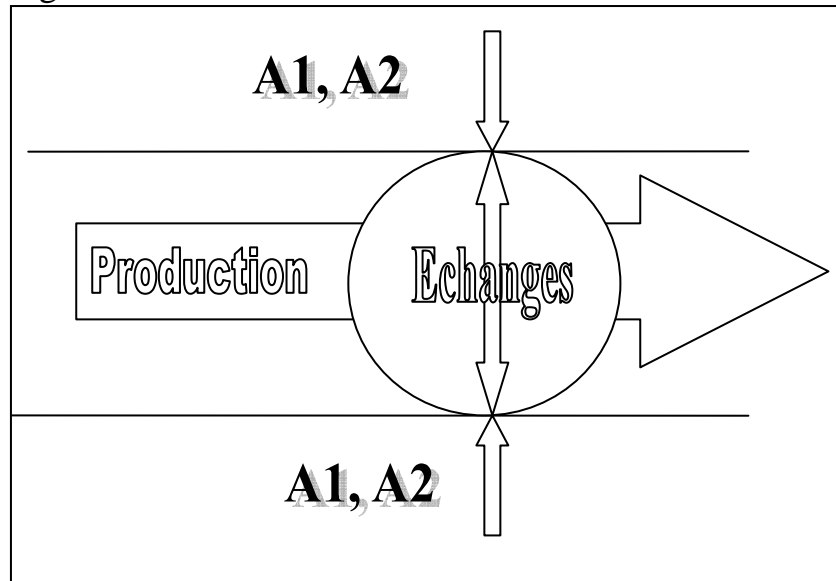
Le processus de production :

PRODUCTION-ECHANGE-PRODUCTION,
Voit grandir l'importance de l'échange au point que
l'on peut imaginer un renversement des priorités et
représenter le schéma :

ECHANGE-PRODUCTION-ECHANGE

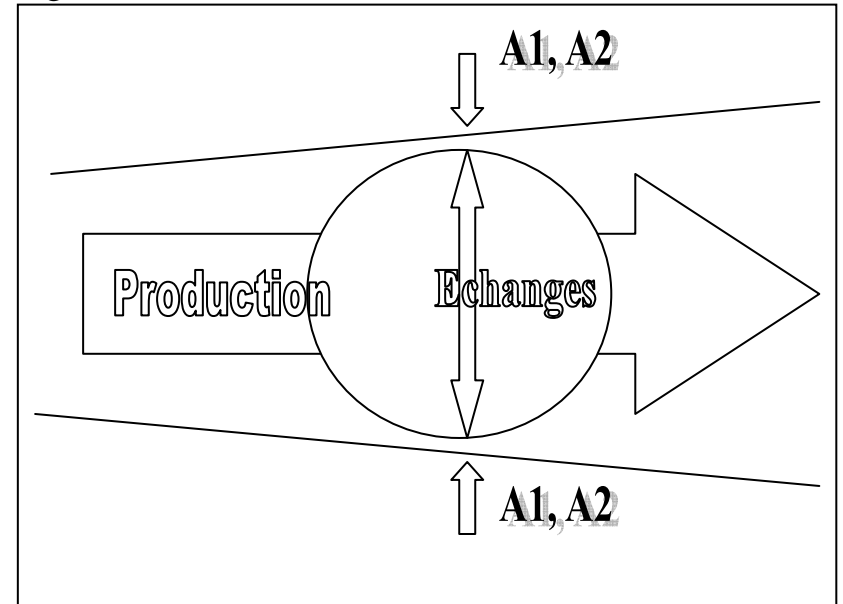
Dans ce cas la pression de la production sur les
contraintes A1 et A2, c'est le développement de
l'échange qui l'assure :

Fig.2



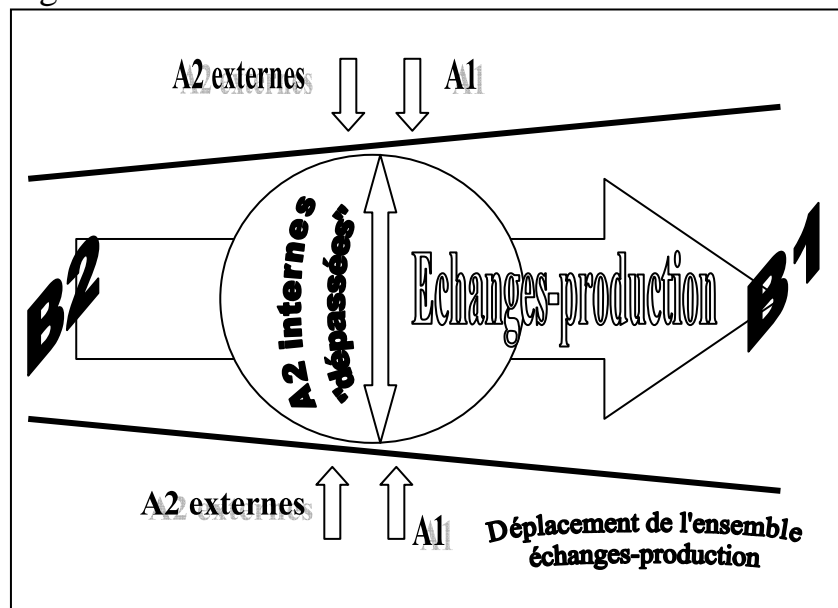
Ce qui en fin de compte peut donner :

Fig.3



Si l'on postule que le développement de l'échange (et là est le débat essentiel), dépend du mouvement de l'échange de B2 vers B1, le schéma devient :

Fig.4



parce que la pression A2 s'exerce à la fois de l'intérieur et de l'extérieur et s'agrandit vers l'extérieur au fur et à mesure du mouvement vers B1 (échanges « égaux », transformation de contraintes sociales externes en forces de développement internes; voir exposé précédent « sens de l'histoire ».). Ce n'est

pas un schéma déterministe ni volontariste mais il peut devenir, parmi toutes les combinaisons possibles une des volontés non unique ni définitive mais collective.

Ce type de développement, on le voit suppose un long mûrissement- transformation-travail de forces internes.

Dans l'invention technologique les 2 termes sont inséparables. Si l'on admet aussi l'unité de production, d'invention et d'échange, le mouvement de chacun des éléments dans cette unité n'est cependant pas prédéterminé et il reste à démontrer l'effet de ces mouvements sur le mouvement d'ensemble.

Là intervient l'ergologie. Dans le travail parcellaire comme dans la résultante des travaux parcellaires sur le « travail global de la société », la contrainte, la production, l'échange sont présents et affirment leurs apparences et leurs inapparences. Tenter d'en découvrir l'essence est une observation d'ordre infini sur leurs effets.

Et c'est sur leurs effets apparents que l'effet du mouvement de rapprochement ou d'éloignement de B2 vers B1 que se construit une vision sur les choix sociaux possibles et impossibles.

Il n'est pas étonnant que le XXème siècle qui a vu la plus importante progression de l'échange par rapport à l'histoire humaine précédente, ait connu aussi les plus grands affrontements humains sur cette question.

Ce peut être une interprétation de l'affrontement fascine//communisme et c'est en tout cas une de mes interprétations.

Je crois profondément imprégné de l'idée que le tâtonnement dans les gestes humains reste et restera du début à la fin de l'histoire humaine le moteur de la création et par contre-coup de la production touchable comme mentale, l'une et l'autre constituant un objet un et inséparable. Et il restera dans l'invention quelque chose d'infiniment insaisissable que seul ce tâtonnement d'actes-pensée rend possible. Il n'y a rien d'humain sans cela, c'est-à-dire il n'y a pas de genre humain pas plus qu'il y a eu d'autre réalité quelle qu'elle soit sans la multitude d'évènements contradictoires.

Si le qualificatif « abstrait » s'applique à la pensée, il s'agit alors d'une pensée qui ne reflète qu'une pensée et non un objet extérieur. Mais dans ce cas, en quoi ne reflète-elle pas une réalité qu'est une pensée ? L'on voit donc que la spéculation par elle-même n'est pas une abstraction « absolue » mais une abstraction par rapport à un objet sans « réalité extérieure ». Par contre si on la considère par rapport à un objet donné, alors on applique la notion d'abstraction à un acte, une activité quelle qu'elle soit, on réalise la négation de la négation du concept de spéculation

critiqué négativement et à juste raison par les penseurs du devenir en oppositions aux éléates.

Observer les effets, c'est ce qui devient évident dans la physique atomique par exemple. Mais cette observation des effets est bien le seul repère que l'humanité ait toujours possédé et sans laquelle il n'y a aucune activité possible, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'humain. Mais les effets sont les effets de toutes les activités « touchables » ou pas. Par ces effets, il peut être possible de faire des choix concernant l'activité et la santé de l'espèce. L'espèce humaine n'a pas attendu le développement des sciences pour observer les effets de la solidarité, du don, etc... alors quelle était sans « vision sur elle-même » ou plutôt sans vision scientifique sur elle-même. L'échange inégalitaire, l'échange où le plus fort, le plus riche, soumet le plus faible, le plus pauvre, à ses conditions de l'échange est un frein à l'échange parce qu'il affaiblit les capacités d'échange du côté du plus faible et par contre-coup du côté du plus fort. Les pressions « naturelles » contre l'échange sont une chose, les pressions sociales une autre qui dépend des choix humains. L'allègement des pressions sociales et leur transformation positive ont de plus un effet de réaction sur les pressions naturelles, bien sûr. Inventer un bateau est une des conditions d'allègement de la pression naturelle contre les déplacements. Mais pourquoi inventer un bateau

si l'on n'a pas à échanger, des marchandises comme des savoirs et des arts ; si l'on n'a pas à échanger le besoin d'activité, et cette activité particulière qui est le besoin d'échanger, créés par l'activité humaine.

L'échange est la vie humaine, dès la naissance avec la mère, dans la fonction affective-nourricière comme avec la société dont fait partie la mère et les autres dans sa fonction affective-séparatrice-nourricière. L'enfant sauvage est une excellente illustration des conséquences de l'absence d'échanges humains. Considérer l'héritage biologique, avec ses formes de relations agressivité-attraction correspondant la défense de soi et la défense de l'espèce transposée à l'activité humaine en l'état, comme un schéma immuable, me paraît de l'ordre du fascisme. Envisager la transformation des rapports humains à travers la transformation des rapports sociaux me paraît par contre plus « réaliste » « qu'utopique ».

C'est la séparation économie/activité humaine qui crée le volontarisme dictatorial, et c'est cette séparation qui a créé la dictature « stalinienne », comme la dictature capitaliste nazi. Et c'est dans les pans d'activité libre que se sont créés les avancées sociales des pays dits socialistes, car contradictoirement, il y en avait, comme il y a des activités sociales dans les démocraties capitalistes. Il y en a d'ailleurs

partout, sinon il n'y aurait pas d'activité, nous l'avons déjà dit. On ne peut cependant ignorer les avancées et les reculs des sociétés humaines, faire comme si tout était partout et tout le temps pareil. Ni considérer que les choix et leurs actes ne nous concernent pas.

Ainsi s'est faite l'espèce humaine, c'est l'anankè des grecs qui s'exerce sur le positif comme sur le négatif, et les sentiments, autonomes des conditions qui les créent, qui en découlent.

VIII

Apparence et déterminisme.

La nouvelle accumulation, depuis Marx, des connaissances scientifiques, détermine ce que peut être une nouvelle vision marxiste.

Commençons par la conclusion, il sera plus facile ainsi de suivre les méandres d'une logique, car la dialectique matérialiste, même si elle s'en méfie, n'échappe pas dans un monde marchand à la logique, qui comme dit Marx est l'argent de l'esprit :

Il n'y a pas de dépassement d'un moment historique d'un concept déterministe sans aller-retour permanent entre la vision de l'œil, du microscope et du télescope, c'est-à-dire entre une vision micro, macro et « généralisée » tant dans le temps que dans l'espace ; appelons ça une « vision espace temps avec effet zoom (V.E.T.A.E.Z.) », pour le plaisir comme pour la précision.

Notre vision est toujours déterministe. Elle prend en compte les possibilités de déroulement du temps en fonction de ce que l'on a accumulé de sa vision à un moment de l'histoire humaine.

Ce déterminisme est inséparable d'une vision structuraliste. Il n'est pas possible d'approfondir une

vision sans s'en rapprocher et en s'en rapprochant l'on fait un mouvement qui éloigne de la vision large.

Le morcellement des tâches, résultante à la fois de la recherche du développement de la productivité et de la domination du capital sur ce développement dans le processus ARGENT-PRODUCTION-ARGENT place la pensée humaine dans une situation d'éloignement d'une vision large. Ainsi, la recherche elle-même, y compris la recherche philosophique ne peut échapper à cette parcellisation et à une conception structuraliste ; ni la recherche, ni les chercheurs ; à moins d'imaginer un chercheur hors du temps et de la société, ce que se croient certains qui pensent être les auteurs uniques de leurs pensées, pour paraphraser Rimbaud. Qu'il soit bien clair que je ne mets pas en cause les avancées magnifiques des connaissances, y compris sous l'effet du « structuralo-déterminisme (S-T) », puisque je reconnais que l'on ne peut y échapper. Par contre l'on peut y échapper relativement en dépassant un moment historique du S-T.

Lorsque Marx écrit ses « manuscrits de 1844 », il aboutit à un mûrissement, une ouverture nouvelle de son jeune esprit en dépassant une vision générale de son moment historique. Lorsqu'il écrit « Le Capital », cette vision nouvelle est en filigranes dans son approche macroscopique, puisque il étudie une période historique limitée de l'histoire humaine, le passage au machinisme et à la grande industrie. Ses retours sur une vision de l'ensemble de l'histoire

humaine sont de brèves considération reliée à sa conception d'ensemble qui n'est pas développée pour le lecteur inattentif à chaque fois.

Mais Marx lui-même, ne peut échapper aux limites sociales de son temps, pas plus lui que personne. Sa géniale vision des quatre émancipations du travail par la grande industrie et ses conséquences sur la vie des ouvriers élargit et réduit pourtant inévitablement le champ de vision, dévoile l'essence derrière l'apparence et réduit cette essence à un moment partiel de l'activité humaine, à ses limites historiques, ce dont il est parfaitement conscient, je crois.

J'en viens à un exemple sur la division du travail. Division sociale et division technique. Lorsque l'on considère de processus de la division du travail par le capitalisme, l'on ne peut ignorer l'histoire de la division du travail sur l'ensemble l'histoire humaine si ce n'est au prix d'imaginer la naissance d'un bébé sans imaginer sa gestation et tout ce qu'elle comporte d'accumulation humaine. C'est ce que font les Althussériens, fort critiqués négativement aujourd'hui, adulés précédemment, mais surtout dont la pensée reste déterminante dans ce que l'on considère comme la pensée scientifique, au-delà du « champ marxien ». S-T et Althussérisme sont les deux faces contradictoires de la même réalité de pensée restreinte. Il y a un processus de division du travail. Mais il y a division sociale dans la division technique et division technique dans la division sociale. La division est

indissolublement technique et sociale sauf admettre qu'elle n'est pas la résultante d'un processus ce qui conduit inévitablement à un concept déterministe primaire qui pèsera sur les choix et les bifurcations du processus et de tous les processus historiques (notons le pléonasme « historique, humain ». La bifurcation « stalinienne » en est une illustration éclatante ; sans doute les rendez-vous manqués de 1968, 1973 en France et dans le monde, de même.

En reliant les deux concepts dans deux tiroirs séparés dans notre tête, l'on peut débloquent la crise du marxisme. La question de la violence dans l'histoire apparaît alors au premier plan. Et le cheminement de « l'argent de l'esprit » vers une vision plus générale de l'histoire humaine éclaire de tout autre façon le phénomène des guerres et celles que nous vivons dans la période actuelle.

La division technique du travail est une division violente parce que l'accumulation d'un « capital agricole, marchand etc.. », s'est réalisée auparavant et confère une puissance à ses détenteurs. Cette réalité en elle-même ne dépeint pas toutes les bifurcations possibles de l'histoire humaine qui ont été éliminées par l'histoire. Lorsqu'une espèce vivante se trouve en conflit avec une « condition agressive intérieure et-ou extérieure », soit elle « réagit génétiquement et-ou génériquement », soit elle est éliminée. J'ai conscience que cette réduction par brièveté de cette évocation réduit et menace cette évocation elle-même. Pourtant

il faut en passer par là. Deux éléments de connaissance modifient la commensurabilité entre l'évolution des espèces en général et celle de l'espèce humaine en particulier :

-les découvertes de la thermodynamique qui donnent un sens au temps et qui semble déterminer les bifurcations par des multitudes de micro-mutations.

-les micro-mutations qui peuvent déterminer les bifurcations de l'histoire, déterminent justement des bifurcations de l'histoire et non des mutations de l'histoire. Cela veut dire que si l'humain est matériel, et qu'il est soumis à des micro-mutations aléatoires de la matière intérieure et extérieure à lui-même, la bifurcation, elle, n'est pas aléatoire. Ou du moins l'aléa est le produit d'un choix et non un phénomène mécanique. Cela aboutit à une vision tout à fait traditionnelle qui suppose et affirme le libre choix chez l'humain, dans les limites imposées par les rapports avec la nature, donc aussi avec lui-même.

Ainsi il y aurait eu et aurait encore des bifurcations possibles où le choix humain interviendrait dans tous les domaines. Cela veut dire que la riposte à la menace par l'agressivité maximum, c'est-à-dire l'élimination pourrait relever du choix. Par conséquent, le double déterminisme « développement de la productivité et organisation capitaliste du travail (et au-delà, de toute activité humaine) » pourrait être révisé par les choix humains. Mais justement ce double déterminisme qui a voulu justement dépeindre l'essence d'un processus

historique n'a-t-il pas marqué une diffusion généralisée d'une vision déterministe de l'histoire qui a été au cœur de l'échec du communisme et e l'humain?

Le mouvement non-violent repose la question d'un autre développement humain : celui que développe Marx dans ses manuscrits de 1844. Il suppose un degré d'autonomie des idées (Lucien Sève) bien plus grand que celui que les humains ont imaginé jusqu'à ce jour ; ou plutôt que ce que les humains dominants ont imaginé jusqu'à ce jour. Car c'est bien de cette loi de la sélection naturelle transposée à l'humain qu'est issue la violence des groupes humains et la genèse des dominations historiques.

Ce degré d'autonomie des idées par rapport aux conditions matérielles qui les ont fait naître est un débat fondamental, qui a été grandement pris en compte dans la recherche ergonomique (Yves Schwartz) et métaphilosophique (Henri Lefebvre...et Marx) en remettant en cause l'idée d'un travail « purement abstrait », en approfondissant le processus du travail qui est toujours le fait d'une activité propre à chaque individu, complexe et énigmatique. Dans le même temps la torsion de la déformation déterministe par l'étude approfondie du travail comporte aussi une déformation structuraliste si elle n'envisage pas le travail propre de l'individu comme celle d'un auteur commun, dernière chose qui en quelque sorte que peut qu'aboutir à une vision communiste.

Ainsi non-violence (Gandhi), communisme, anti-déterminisme (Prigogine), mis au positif comme Marx met au positif (négation de la négation) la question de l'athéisme relèveraient d'une même vision d'une possible continuation de l'espèce humaine qui comme tout sujet-objet n'existe que par le mouvement, et par son mouvement propre dans le mouvement général.

La question de la construction de la vie commune (Isabelle Garo) est bien une question centrale qui indique que cette vie commune est celle de l'individu et du groupe, du choix individualisé.

Un marxiste étudiant le développement fulgurant de la démocratie athénienne notera le rapport de force entre les classes sociales (aristocratie rurale, agriculteurs libres, artisans et démos, marchands) et l'équilibre précaire qui s'établit pour leur survie mutuelle et qui permet cette démocratie restreinte, localisée mais incroyablement structurée. Il aura raison jusqu'au point où il lui manquera quand même l'ensemble du processus de mûrissement, bien plus ancien que le temps de cette démocratie, processus à la fois énigmatique et repérable partiellement en fonction de la portée du moment de l'accumulation « culturelle ». La violence est dépassée partiellement et de façon précaire, mais elle n'est pas dépassée seulement par cette situation du moment, ce rapport de force « instantané ». Le processus précédent a mûri ces conditions et ce mûrissement que d'aucuns vont qualifier de vision « idéaliste », « spiritualiste » n'est

autre qu'un processus de dénormalisation-renormalisation permanente d'une pensée qui permet une visée pacifiste, même d'une façon précaire. Contradictoirement à la pensée matérialiste traditionnelle, on peut imaginer une pensée matérialiste qui fait précéder la pensée aux conditions matérielles, une anticipation de ces conditions. Sans cette anticipation, finalement, ne revenons-nous pas à une vision déterministe qui prétend tout expliquer, c'est-à-dire permettre au savoir de rattraper la réalité. Si le savoir rattrapait la réalité, ils seraient l'un et l'autre finis. Ils s'identifieraient l'un à l'autre. L'anticipation du savoir sur la réalité peut être un savoir considéré comme abstrait parce que spéculatif. Il est vrai que la pensée spéculative savante s'est si bien prévaluée d'un savoir absolu qu'elle rejoignait la prétention absurde de s'identifier à la réalité. Cet arbre a caché la forêt de l'aptitude humaine à anticiper, à influencer sur les possibles, à influencer sur les choix de bifurcation. Il est compréhensible qu'un savoir s'appuyant sur la domination, sur la violence et l'élimination des bifurcations non-violentes par la violence sous toutes ses formes ne pouvait avoir que ce caractère absurde ; même si le fruit contenait aussi des éléments de progrès humain. Mais ces éléments se développent dans le même temps comme dans tout corps : mort et vie s'y combattent ; Mais il y a des morts prématurées comme des naissances stériles.

L'étude de ce qui précède le mûrissement prend une place première à l'étape actuelle de l'humanité.

L'étude de la violence dans la société grecque (par exemple) et dans sa genèse est inséparable de la compréhension de la violence dans le monde moderne. La haine de la vie peint l'homme en noir. L'amour de la vie ne refuse pas de voir ce noir.

Quand l'idée que la bifurcation domination-productivité reste l'empreinte première du développement humain, la pulsion de mort s'empare de tout le corps. C'est pourquoi mon choix est : « la vie est contradictoire et belle ».

Les quatre éléments qui dans la grande industrie ont fait exploser la productivité sont l'affranchissement de la dextérité, l'affranchissement de la force humaine, la recomposition des opérations (recherche-ingénierie/exécution), la fabrication des machines par les machines (Marx). Il faut y ajouter maintenant (mais ça fait partie de l'automatisation pressentie par Marx), la fabrication de la pensée par les machines (Henri Lefebvre). Lefebvre décrit magnifiquement, dès 1964 les trois aspects de l'humain : quotidien, mimétique et poétique. Il analyse l'irruption des « machines à penser » dans le processus mimésis-praxis. Il pose comme question première de l'humanité le décroisement (il dit la dé-séparation) des trois « volets » de l'activité humaine qui est une et que la société marchande, et le capitalisme dans sa

phase d'automatisation accomplie a poussé à l'extrême.

Il n'y a pas de géopolitique absolue qui ne soit déterministe et structuraliste. Il y a par contre des commensurabilités possible dans l'espace-temps. Les choses de la nature ressemblent toutes au processus naissance, développement, maturation, pourrissement, mort. Il y a cette ressemblance pour une idée, une pensée, une civilisation, une espèce, un groupement stellaire...). L'analogie au corps humain me plaît beaucoup, mais il faut ne pas « mécaniser » les comparaisons, bien sûr, ce qui n'est pas toujours facile. Une maladie du corps qui est déterminée par le fonctionnement d'un organe entraîne un dysfonctionnement de tout le corps. Peut-être soigner l'origine, l'organe à l'origine de la maladie ou du moins connaître l'origine du dysfonctionnement devrait aider au traitement. La production est née dans le croissant fertile. Il y a là sans doute à travailler sur le passage du matriarcat au patriarcat. Une chose me frappe aussi, c'est la permanence de l'état de crise dans cette région de passage intensif des grandes migrations humaines ajoutée ou concordée à ce lieu de naissance de la production. La question est d'en retrouver les traces. Et il y a à y retrouver les origines de la violence organisée, son développement pour en comprendre les possibles bifurcations qui n'entraînent pas la mort du corps avec celle de la violence organisée.

IX

Le champ général

L'humanité a cette tendance à considérer comme un antagonisme la réalité matérielle de sa composition biologique et la réalité subjective des sentiments.

C'est au contraire cette contradiction féconde qui réalise l'humanité.

Cette fécondité est liée à l'impossibilité d'atteindre la connaissance pleine de cette contradiction, bien que la conscience de cette contradiction contienne pleinement cette réalité contradictoire. L'assimilation de cette réalité à Dieu est une réduction de cette réalité parce qu'elle croit apaiser cette contradiction.

L'idée de dieu tend à réduire, repousser la conscience de l'humanité, bien que cette conscience puisse traverser aussi un concept figé, immobile, de dieu.

C'est ce que font les « grands croyants » (Pascal, et pourquoi pas Jésus ou ses modèles, en mettant en mouvement une réflexion sur dieu ; et en faisant partager cette réflexion à l'humanité en mouvement).

Le corps comme la pensée sont bien des réalités matérielles, mais le matérialiste mécaniste réduit l'homme en faisant abstraction de la pensée et le déiste en faisant une dichotomie entre corps et pensée.

Finalement « l'abstraction » du matérialiste mécaniste est une régression par rapport à un déisme critique, mais aussi un « passage » entre le déisme et un humanisme matérialiste.

Je suis parti à Assise, dans le village de ma femme, avec cette idée en tête des « humains-interface ». J'ai tenté toute ma vie professionnelle de T.O.S., de servir d'intermédiaire entre T.O.S. et enseignants, en tant que milieux sociaux différents, les uns « plus subalternes », les autres « plus couches moyennes », ce rôle m'apparaissant justement comme « rôle d'interface ».

Là-dessus, dans tout mon voyage, je lis « Ce qui reste d'Auschwitz » d'Agamben. Je constate, comparant ma réflexion à la sienne, que le rôle de témoin « qui ne peut pas témoigner » peut s'appliquer à des cas beaucoup moins extrêmes, « ordinaires ». Sagot-Duvaurox note bien la situation de celui qui a la parole et celui qui ne l'a pas dans « Héritiers de Caïn ». D'autre part, Yves Schwartz souligne les 3 points des « champs de l'activité humaine » : l'héritage culturel du champ, l'activité des humains de ce champ, et le 3^o pôle, le contact avec l'inconnu.

Si l'on imagine la multiplicité des champs, mais aussi leur interpénétration, on devrait imaginer une multiplicité de « zones de témoignage » qui s'interpénètrent, et pourquoi pas, la multiplicité des individus à la fois enfermés dans leur champ et en même temps en situation de témoin et d'interface.

C'est oublier la dichotomie de l'activité humaine héritée d'une société de classe qui sépare l'action et la pensée, hiérarchise les champs d'activité et les individus à l'intérieur des champs.

Il n'y a pas, ainsi, de fluidité entre champs et donc pas de fluidité dans la pensée sensée être la propriété du champ.

Les champs de classe sociale en sont une illustration particulière et la rigidité des pensées découlant de ces champs représentés par les classes sociales en est un témoin, mais pas un témoin qui témoigne, un témoin d'immobilité comme sur un bâtiment fissuré.

Les églises, les partis qui se comportent comme les églises, connaissent cette situation ou plutôt les vivent sans obligatoirement les connaître. Le pôle de contact avec

l'inconnu est atrophié, et ce n'est que la modification des conditions de contact qui peut modifier la condition des échanges. Cette modification des conditions de contact dépend bien sûr des conditions techniques des contacts mais aussi et d'une façon incontournable de la volonté humaine de modifier les conditions des contacts.

C'est toute la question de l'ouverture des couches sociales sur des alliances ou le contraire, de leur repliement sectaire.

L'ouverture est conditionnée par une volonté humaine de ne pas replier l'humain sur un champ étroit d'activité, mais de le mettre en contact avec des

champs d'activité incluant de grandes diversités de sous-champs en contact entre eux.

Toutes les périodes de grande ouverture ont été caractérisées par ce mouvement. Que ce soit le développement des échanges méditerranéens de l'antiquité, comme celui de la Renaissance et des communications atlantiques et européennes. Mais à cette réalité près et qui est énorme : la mondialisation ne peut que souffrir aujourd'hui des systèmes d'octroi que constituent les grands groupes financiers et industriels qui enferment les échanges dans leur champ d'intérêt privé.

Il ne peut y avoir de pôle de contact entre couches sociales « à allier » que s'il y a pour elles, à l'intérieur de leur « champ global », multiplicité des champs d'activité en contact. Unifier le champ d'activité de la classe ouvrière dans un champ d'activité unique relevait en partie du totalitarisme dont parle Giorgio Agamben et que le nazisme a porté jusqu'à la biopolitique.

Heureusement, les champs sains et les concepts sains ont résisté à cette unification totalitaire, mais pas au point d'avoir mis en adéquation la mondialisation et l'activité des champs qui la soutiennent.

«il est temps de tenter une redéfinition des catégories de la modalité du point de vue qui nous intéresse.

Celles-ci -possibilité, impossibilité, contingence, nécessité- ne sont pas d'innocentes catégories logiques ou gnoséologiques, qui concerneraient la structure de propositions ou la relation de toute chose à notre faculté de connaître. Ce sont des opérateurs ontologiques, autrement dit des armes dévastatrices au moyen desquelles se mène la gigantologie biopolitique pour la conquête de l'être, au moyen desquelles on décide chaque fois de l'humain et du non humain, du « faire vivre » ou du « laisser mourir ». Le champ de cette bataille est la subjectivité..... » (Giorgio Agamben).

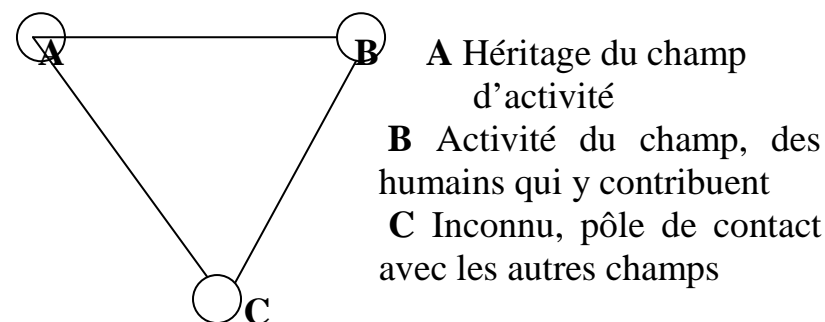
Il ne faudrait cependant pas réduire la question des champs et des contacts à une étude scientifique au microscope ou au télescope, mais bien agir sur les points de contact **où ils s'affrontent**. Pour les couches sociales ce sont les horizons de vie et aussi les conditions de vie. **Les salaires par exemple, de même que l'usage du salaire et les conditions d'usage du salaire**.

« Peut-être nous reprochera-t-on de n'avoir pris en compte que l'endroit du décor. Il est vrai, on aurait pu écrire une somme sur le travail comme réceptacle des médiocrités, des mesquineries, des inerties de l'espèce humaine. Cela fait partie aussi de la réalité. Mais cet envers trouve facilement preneur, souvent sans nuances ni goût du détail. Et si l'envers existe, ce

qu'en réalité nous ne nions pas, c'est que l'endroit n'a guère été dans la culture envisagé comme tel.....Redisons que l'histoire fait elle-même la preuve qu'elle existe.... La vie est expérience, le travail est horizon : certains trouveront irritant, peut-être, que le concept ne puisse jamais enfin dominer son sujet.

Mais chacun le prendra comme il voudra : nous croyons heureux que, passée et présente, l'expérience contraigne à refaire en nous, toujours neuve, la soif d'apprendre » (Y. Schwartz).

Imaginez l'activité à 3 pôles:



Imaginez une multitude de champs qui se coupent, s'entrecroisent, se superposent presque, multiplient les pôles de contact. Tout cela au point qu'il ne soit pas possible de distinguer « avec l'œil » ni triangle, ni pôle, alors qu'ils sont en multitude.

Cet ensemble de champs va constituer un « champ général ». C'est la révolution judéo-chrétienne qui le

distingue en créant la notion de « saint-esprit ». Le « père » étant l'héritage du champ global, le « fils » la résultante en mouvement du champ global et donc l'individu humain.

La représentation par triangle des champs est une des représentations sans doute les plus proches de la pensée, du cerveau, tels qu'ils fonctionnent. Ces représentations

« poétiques » sont en fait les plus « rationnelles » de la représentation de la pensée. Les rationalités à tout crin qui ne l'ont pas saisi s'éloignent en fait de la rationalité.

Le nazisme est en fait l'extrême du « rationalisme » étroit. Il se place dans les champs des rapports les plus « utilitaristes » et par là éliminent tout ce qui n'a pas l'apparence « touchable » de l'utilité. Le concept d'une utilité saine tronquée de l'héritage et ignorant d'une conception tripolaire de l'activité conduisent les nazis à l'élimination de l'héritage et de tout ce qui le représente : livres, « art décadent », HUMAINS symbolisant cet héritage, les Juifs et les autres ; ceci au profit de cette « race » sans activité autre qu'utilitaire symbolisée par la « race aryenne ». Le stalinisme tend en fait vers cette « rationalisation » de « l'homme nouveau » qui est une régression spectaculaire, dangereuse et dramatique pour l'individu comme pour l'espèce.

Mais il y a une différence : sa contradiction avec ses aspirations sociales et philosophiques universelles revendiquée freine cette régression, à la différence du nazisme.

Dans le judéo-christianisme il y a l'intuition de ces contradictions. Le réseau humain, « saint esprit », la pensée collective déchaîne d'abord l'échange marchand et aboutit à l'apocalypse. Dans le système marchand antique, le réseau n'est pas en abondance « au niveau de la planète » comme il se construit aujourd'hui.

La pénurie qui se dessine au bout du système marchand par la destruction par l'homme de ses ressources est sans doute la réalisation de cette apocalypse. Mais l'apocalypse n'est pas seulement destructeur, il est renouvellement, résurrection.

Il semble que tous les bonds de développement ou de disparition des espèces passent par des « événements extérieurs ». La pénurie peut en jouer sans doute le rôle. En doit-il sortir disparition ou développement ? La « foi », ou la « grâce », ou le « libre arbitre conscient de l'ensemble je-nous » doit jouer son rôle, c'est notre volonté collective qui peut donner le coup d'épaule vers la « bifurcation-développement ». Et cette bifurcation dépend essentiellement d'une saine, et cette fois vraiment saine conception de l'activité humaine tripolaire ; l'héritage en étant un élément

essentiel dans la mesure où la mondialisation capitaliste actuelle tend à le nier purement et simplement ; c'est une nouvelle forme de nazisme.

« Jouer » sur les « restes » ou les « marges » ou les « résidus » est VITAL.

Ce « réseau de pensée-accumulation culturelle » contenant passé, présent et prospective (le présent dans son unité) est bien dans sa globalité un OBJET. Il y a peu et à la fois beaucoup entre concept de saint esprit chez Paul et réseau de pensée dans sa conception matérialiste : la différence tient dans une conception élitiste de l'activité humaine, hiérarchisée, ou au contraire une conception NON hiérarchisée, NON dichotomisée de l'activité humaine « pensée/acte ». L'une est issue d'une société marchande qui contient pourtant déjà sa contestation, l'autre est issue d'une prospective de société NON marchande renouant avec la réalité d'une activité humaine créatrice qui unit parole, pensée, acte.

Les évangiles témoignent d'une période historique de confusion ayant son épice en Palestine ; période de confusion où ce que l'on espère se confond avec la réalité parce que ce que l'on espère est pris pour la réalité. Et c'est bien ce qui fait toute la richesse des Evangiles ; ce qui compte avant tout pour tout humain, c'est ce qu'il espère.

«Dès lors, il est pratiquement impossible de se demander s'il existe un être étranger au-dessus de la nature et de l'homme. En effet, une telle question impliquerait l'inessentialité de la nature et de l'homme. L'athéisme, dans la mesure où il nie cette inessentialité, n'a plus de sens, car l'athéisme est une négation de Dieu et, par cette négation, **il pose l'existence de l'homme.** Mais le socialisme en tant que tel n'a plus besoin d'une telle médiation. Il part de la conscience théoriquement et pratiquement sensible de l'homme et de la nature comme de l'essence. Il est la conscience de soi positive de l'homme, non médiatisée par la suppression de la religion. De même, la vie réelle est devenue la réalité d'une manière positive qui n'a plus besoin du communisme, c'est-à-dire de la suppression de la propriété privée. Le communisme pose le positif comme négation de la négation. Il est donc le moment réel de l'émancipation et de la reconquête de l'homme, un moment nécessaire pour le développement futur de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe dynamique de l'avenir immédiat, mais le communisme n'est en tant que tel ni le but du développement humain ni la forme de la société humaine... » Karl Marx.

La poursuite du savoir rationnel ne doit pas être une négation de l'espoir mais un dépassement qui traque **tout ce qu'il y a de possible dans l'espoir.**

X

Pour une nécessaire récapitulation

En **première** instance, ce sont les conditions matérielles de vie qui déterminent les mentalités.

Un mode de pensée (expériences, savoirs accumulés, mise en liaison de ces expériences et savoirs) acquiert une autonomie. C'est ce qu'Yves Schwartz appelle, je crois, la désadhérence. Ce concept de désadhérence est à la fois applicable à la micro et à la macro activité humaine.

Extrapolant (peut-être) ce concept de désadhérence, j'imagine que la « construction cérébrale » peut fonctionner autonomement, évoluer, se transformer à partir d'elle-même.

Il n'y a pas d'antagonisme entre cette idée d'autonomie de la pensée et celle de la dépendance de la pensée du mode de production. Toujours en extrapolant, l'on peut penser qu'un mode de production peut conduire à une impasse historique et/ou biologique de l'espèce humaine et que l'autonomie de la pensée, elle, peut conduire à une issue.

Il est difficile d'imaginer que cette **autonomie des idées puisse être le fondement premier de l'activité humaine**. C'est pourtant ce que je crois. Ceci conduit à reconsidérer toutes de « construction de pensée » en

se plaçant sur un point de vue historique beaucoup plus large que l'histoire contemporaine au développement de ces « constructions de pensée ».

Cela conduit aussi, il me semble, à l'idée qu'il n'y a pas « nouvelle construction de pensée » sans mort de l'ancienne, et que toute nouvelle construction de pensée se constitue par résurrection de l'ancienne dans son dépassement. Ce qui est aussi une autre façon de considérer la mort non comme une destruction mais une transformation. Cette idée après tout banale n'est pourtant pas celle que nous partageons vraiment. La raison en est tout simplement le rejet de l'idée de mort par l'instinct de conservation de l'individu et le l'espèce, de la communauté, de l'institution, etc. . Rejet fort sain (prendre le mot « sain » au sens premier de **santé**) en soi puisqu'il pousse à la vie et malsain en même temps puisqu'il nie la vie dans sa continuité.

Notre mode de pensée attaché au mode de production actuel évacue la santé de la reproduction humaine (biologique et culturelle dans leur unité générique) au profit des résultats financiers. Nous assistons donc exactement dans les faits à ce que notre pensée conteste, mais à l'envers. Nous contestons l'autonomie de la pensée au profit d'une conception rationnelle (en fait « rationaliste ») du fonctionnement financier de la société (même lorsque

nous tentons de nous opposer à ce fonctionnement financier). C'est-à-dire que nous assistons de fait à une prise de pouvoir de la pensée autonomisée de la financiarisation de la société humaine. C'est une désadhérence malsaine des besoins humains vitaux dont on ne connaît pas le retour du fait que cette désadhérence a gagné l'activité humaine d'une façon « unitaire » et négative.

Répondre à cette dernière question c'est commencer à poser le problème des résidus tels que définis par Henri Lefebvre. L'altermondialisme le fait en partie. Il est cependant gagné par une recherche purement économiste de solutions qui de plus l'oppose à des traditions économistes de lutte nationale mettant les actions humaines de résistance en opposition.

C'est pourquoi j'en reviens à mon idée de « révolution religieuse », qui en aucune façon se veut une régression à l'obscurantisme religieux, mais un appui sur un empirisme s'appuyant lui-même sur les sciences **qui nous permette de « récapituler » sur l'ensemble de l'histoire humaine.** Cette récapitulation, le christianisme a tenté de la faire en son temps : au sens que ni l'état des sciences, ni le début de la société marchande ne permettaient pas de fonctionner « globalement » **pour toute la société.** Ce n'était et n'est pas une seulement question de savoir parce que c'est une question de classe sociale et de globalisation des échanges. Ce qui veut dire qu'il ne

faut pas confondre les possibilités ouvertes par la mondialisation avec une « absolutisation » des sciences. Une récapitulation ne peut jamais se faire qu'en partie, mais aujourd'hui elle peut se faire, en s'appuyant sur cette autonomie de la pensée.

C'est simple.

Ce que la **société marchande** a créé de plus accompli, c'est la **bourgeoisie.**

Ce que la bourgeoisie a créé de plus accompli, c'est le marxisme.

Lorsque ce qu'elles créent s'oppose à elles, elles font tout pour le détruire, et ce faisant elle se détruisent, et tout le reste avec.

C'est une lutte entre ce qu'elles ont créé opposé à elles d'une part et elles-mêmes d'autre part. C'est une lutte pour ne pas tout détruire et pour construire une société non marchande qui dépasse le système marchand sans détruire la société

Tous ce que les théologiens du marxisme peuvent exprimer n'est qu'une copie ou une version mutilée du marxisme.

Le seul progrès possible est l'assimilation du marxisme **par le groupe humain dans son ensemble et dans l'ensemble de ses activités** et non par une élite.

C'est ce qui est en train de se faire sous des formes nouvelles, surprenantes et imprévues et pas du tout par une mimésis marxiste. Ceci veut dire qu'il ne

s'agit pas d'une transmission d'un savoir théorique, mais d'une création d'une pratique de vie, en particulier **en rapport conscient avec les objets produits** par l'humain, objets « touchables » et pensée **dans leur unité**.

Ce qui se fait au niveau d'une société est affaire de générations.

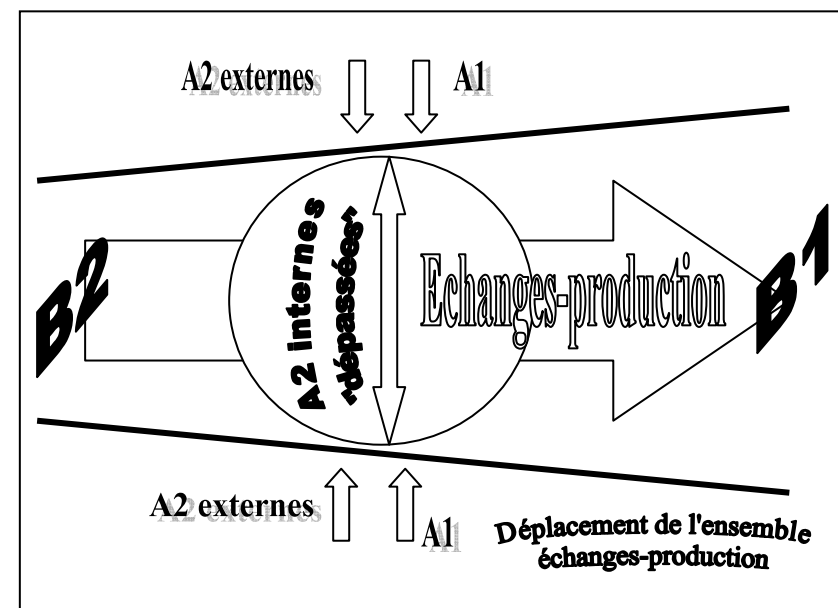
Ceci dit, ceci se fait dans la multiplicité et la diversité des activités humaines, théologie marxiste y compris.

On voit cependant que le politique, et les forces communistes organisées ne peuvent sortir du blocage par du praticisme, mais par une pratique s'appuyant sur une refondation métaphilosophique, c'est-à-dire au-delà de la philosophie. Leur attachement aux recettes considérées concrètes et réalistes est loin des questions profondes et attendues des humains. Les humains **recherchent des horizons à leur vie, associés à des moyens pour vivre**. Des réponses existent, le praticisme les ignore. Et le praticisme le plus extrême nous le connaissons sous la forme des solutions comptables de Fillon, Raffarin, Juppé, ces hommes morts parce que fossilisés de la Une de l'Huma du 17 juin 2004, qui nous gouvernent. Nous avons connu aussi ce praticisme d'une façon encore plus extrême, mais peut-être pas révolue, sous la forme du nazisme.

Tableau d'un sens de l'échange

(voir « un sens de l'histoire page 25)

A	}	1 Contraintes dues au rapport avec la nature.
		2 Contraintes dues aux rapports sociaux.
B	}	1 Echanges égaux.
		2 Echanges inégaux *, « degré d'inégalité ».



- Où le plus fort impose les conditions de l'échange au plus faible, celui qui a le plus de richesses à celui qui en a le moins

Table

I Notre capacité à aimer	1
II Trobadors, Pétrarque, matriarcat	6
III L'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire	11
IV Le patriarcat moderne	15
V Pas d'issue sans une pédagogie et une pratique révolutionnaires du <i>travail</i>	19
VI Un sens de l'histoire.	25
VII Le sens de l'échange	30
VIII Apparence et déterminisme.	39
IX Le champ général	48
X Pour une nécessaire récapitulation	58
Tableau d'un sens de l'échange	63

Pierre Assante
Février-Novembre 2004